



HAL
open science

Devenir immortel

Daeyeol Kim

► **To cite this version:**

Daeyeol Kim. Devenir immortel. Claude Weill. La pensée asiatique, CNRS Editions, pp.49-55, 2010, 978-2-271-06964-1. halshs-00360020

HAL Id: halshs-00360020

<https://shs.hal.science/halshs-00360020>

Submitted on 3 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Devenir immortel

Par **KIM Daeyeol**

Maître de conférences à l'INaLCO

Dans le monde sinisé, la quête de l'immortalité et le culte des immortels sont enracinés dans la culture et inspirent toujours l'esprit religieux et l'imagination littéraire et artistique. C'est le taoïsme qui en offre les expressions les plus passionnées et les moyens les plus élaborés. La conception de l'immortel et de l'homme qui s'y prépare variait selon les courants et les milieux : c'est, en gros, celle d'un être surnaturel paradisiaque, d'un être en état mystique et cosmique uni avec le Dao, ou simplement de l'homme qui vit une éternelle jeunesse. Sur la possibilité de devenir immortel, les opinions étaient multiples : l'immortalité est innée, ou réservée aux élus, ou accessible à ceux qui pratiquent la Voie, etc. Malgré des ambiguïtés, voire des contradictions, au sein même d'un courant ou chez un même auteur, il est possible de retracer l'évolution de cette notion.

L'origine de la représentation de l'immortel semble être aussi ancienne que le chamanisme de la Chine antique, où l'on trouve notamment des images d'homme ailé, de voyage aérien et de manipulation du feu. Une des caractéristiques des immortels était leur légèreté, leur faculté de s'envoler, qui s'apparente à la lévitation des chamans. Dans la littérature de l'époque, les futurs immortels sont souvent manipulateurs du feu, et le chaman était aussi maître du feu.

Vers la fin de l'époque des Royaumes combattants (V^e – III^e s. av. J.-C.), les penseurs ou poètes taoïstes font leur entrée dans l'histoire avec une philosophie de la vie individuelle. Ils s'occupaient des problèmes de la conscience individuelle, de la vie intérieure, de la morale privée et du salut personnel. Leur moyen essentiel de salut, qui en devint le but même, était l'union mystique avec le Dao. Ils avaient aussi un rapport avec le chamanisme, qui jouait dans la société antique de la Chine un rôle religieux, en établissant une médiation entre les vivants et les mânes, entre l'homme et la divinité. Les procédés et les buts des chamans, tels que la possession par des divinités personnelles au moyen d'une danse, ressemblent en effet aux trances mystiques par la méditation, telles que l'union mystique des taoïstes avec le Dao impersonnel. Leur littérature comporte des descriptions qui évoquent des êtres extraordinaires et transcendants — dans le sens où ils sont détachés des contingences de ce monde — et des endroits paradisiaques. Ces êtres extraordinaires sont représentés comme des êtres solitaires, errant dans l'air, sans relation avec le monde humain. À cette époque, les pratiques visant à obtenir la longue vie, ou l'immortalité,

étaient déjà bien connues : pratiques alimentaires, hygiéniques, médico-pharmaceutiques, respiratoires, gymniques, méditatives, sexuelles, etc., ayant — ou non — un rapport avec le culte des immortels.

Outre les médecines et les techniques censées nourrir la vie et permettre de vivre longtemps — que les « maîtres à recettes » propageaient jusqu'aux plus hauts rangs de la société —, un des moyens de devenir immortel était de rencontrer des immortels auprès desquels on pouvait obtenir le remède. Les princes des pays Qi et Yan envoyèrent des gens en mer de l'Est à la recherche du mont des Trois Immortels. Avec la Chine unifiée par le premier empereur des Qin (221-206 av. J.-C.), la quête a pris une plus grande ampleur. Aux temps de l'empereur Wu des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), suite à l'élargissement des connaissances géographiques, la quête impériale des immortels s'est étendue plus que jamais, surtout vers l'ouest du pays. Ces deux empereurs remirent en honneur les sacrifices Feng et Shan, qui visaient à rencontrer des immortels et à monter au ciel en devenant immortel. Autour des empereurs, les « maîtres à recettes » se sont réclamés de la légende dans laquelle figure comme immortel le Souverain Jaune, patron mythique des techniques secrètes.

Le culte des immortels semble avoir été en vogue dans la société des Han (206 av. J.-C. – 220 apr. J.-C.). En témoignent l'art funéraire des tombes de la classe moyenne et la littérature, qui n'était sans doute pas réservée à la haute société. Ce sont certainement les « maîtres à recettes », en apportant des éléments nouveaux comme des légendes, des rituels, des recettes, etc., qui ont principalement contribué à la propagation et au développement de la croyance en l'immortel. A l'époque, la quête ne consistait plus seulement à rencontrer des immortels divins, mais aussi à fabriquer la médecine et à suivre une discipline auprès d'un maître. Avec ces moyens accessibles à tout le monde ou presque, la représentation de l'immortel vivant au-delà de ce monde perdait son image séraphique. Cette sécularisation allait jusqu'à faire imaginer des idées hybrides. Dans l'évolution des légendes du Souverain Jaune par exemple, on constate l'idée que les immortels peuvent aussi mener une vie familiale avec tous leurs proches et leurs biens matériels aussi bien dans le monde que dans un paradis céleste.

L'école Huanglao, pour sa part, a transmis l'idée taoïque de l'immortalité, qui confère à la quête un sens cosmologique et qui exige l'ascèse, la quiétude, une certaine spiritualité. Retirée ou exclue de la scène politique, l'école attachait de l'importance aux pratiques individuelles et solitaires pour « nourrir le principe vital ». C'est dans ce courant que les gens cultivés parmi les taoïstes de l'époque ont commenté les « cinq mille mots » attribués à Laozi. Ce dernier passait pour le maître de l'immortalité. Le *Laozi* fut interprété comme un manuel enseignant un art de gouverner lié à une culture de la sainteté et de la longévité personnelle. C'est ainsi que,

depuis le commentaire qu'en fournit Heshanggong, est établi un lien entre les méthodes des maîtres à recettes et le taoïsme philosophique.

Dans le milieu populaire, l'immortalité était considérée non seulement comme une possibilité, mais encore comme un des buts les plus importants de la vie humaine, et la croyance en divers moyens de devenir immortel — grâce notamment à des actions vertueuses et à une bonne conduite — était générale. C'est alors que les idées principales furent établies — et leur développement restera d'ailleurs limité.

Au cours de la période suivante, celle du royaume de Wei (220-265) et de la dynastie Jin (265-420), la plupart des immortels légendaires sont des convertis des études classiques confucéennes. Ceux qui sont nés immortels se raréfient. La plupart ont obtenu l'immortalité par leurs efforts, en absorbant des médecines ou en s'adonnant aux pratiques taoïques. Avec l'apparition des immortels lettrés, les écrits occultes, ainsi que les techniques ou pratiques de diverses sortes, se multiplient, et la pensée taoïste s'ajoute souvent aux légendes des immortels. Cela implique que les intellectuels produisaient des études sur la quête de l'immortalité. Né à l'époque, le mouvement taoïste appelé « Haute Pureté » opère une nette évolution. Après avoir établi la distinction entre le corps subtil et le corps grossier, il conçoit la renaissance dans les sphères célestes ou sur un mode cosmique : l'adepte devient immortel au paradis à la suite d'un processus de mort, de purification et de renaissance. Dans les écrits d'un autre courant, le « Joyau sacré », qui emprunte au bouddhisme, la notion d'immortalité est remplacée par les concepts de réincarnation et de vie après la mort. Plus tard, l'immortalité corporelle cesse d'être le but dans la pratique méditative de l'« alchimie intérieure », qui, elle, est plutôt une technique d'illumination et d'enseignement.

Le culte des immortels devient une partie incontestable de l'éthos des Chinois. Les III^e et VI^e siècles sont marqués par une littérature créative et prolifique, appelée « compte rendu des extraordinaires » : des histoires de toutes sortes, relatant des faits fantastiques, exotiques, folkloriques, spectraux ou démoniaques. Adaptées dans les divers styles du genre, les légendes des immortels s'alimentent des détails apportés par des adeptes et des amateurs issus des milieux différents. À partir des récits simples et bruts des mythes et des légendes sont alors nées les premières formes de romans, qui visaient le plaisir même de raconter une histoire, grâce à des figures pleines d'éclat et de fantaisie. Les mythes et les légendes transmis depuis l'époque pré-Qin étant, d'une part, recueillis et, d'autre part, enrichis par des lettrés, c'est une véritable étape littéraire et artistique qui est franchie.

À l'époque des Tang (618-907), le taoïsme, privilégié par la famille impériale, se répand et devient plus populaire. L'histoire des immortels s'établit peu à peu en tant que genre littéraire, sous forme d'hagiographies à visée prosélyte ou de recueils d'histoires extraordinaires. Simultanément, les anciens immortels s'éclipsent de la scène des légendes pour céder la

place aux immortels plus récents, dont l'histoire devient à la mode et sera — et reste de nos jours — très exploitée parmi le peuple.

L'idée d'immortalité repose, de toute évidence, sur la notion d'un principe qui régit la vie. Le principe de la vie et de la société même s'expriment en Asie orientale, comme on le sait, par le Dao : l'idée du pivot central, de l'Un-Tout, qui ordonne avec son rayonnement et règne sur toute chose de l'univers. L'unité se trouve à l'origine de la diversité, puis pénètre toute chose, et celle-ci, à son tour, se réduit en celle-là. La transformation d'un état à un autre, de l'être mortel à l'être immortel par exemple, est expliqué par ce principe unitaire.

Par ailleurs, la notion de mystère, un des attributs du Principe, fournit aux taoïstes un argument, qui relève d'une logique de négation de négation, pour défendre l'existence des immortels — l'homme ne saura prouver que les immortels n'existent pas. Le Principe définit son existence et son mouvement par une cause interne : il agit et existe par le fait même qu'il est. Peut-être, l'inintelligibilité du Principe est-elle liée à sa spontanéité et à son ubiquité. En tant que tel, il ne connaît pas de limite. Potentiel et transcendant, il échappe ainsi à toute perception, à tout discernement. De la réalité des choses, l'homme ne perçoit que quelques aspects.

L'idée de devenir et d'éternité repose sur celle de l'unité sur le plan non seulement de l'ontologie, mais aussi des pratiques. Il s'agit en premier lieu des pratiques pour atteindre l'expérience intérieure. La plupart des mystiques pensent que l'homme peut faire corps avec la réalité, à tout le moins en approcher. Cette expérience constitue pour eux une des voies de salut les plus directes. L'homme conçoit alors, cela est connu, un monde intermédiaire entre le monde sensible et le monde transcendant. C'est celui des images, qui permet de traduire des sujets métaphysiques et de les traiter. Les pratiques de visualisation rendent ces images réelles et perceptibles à l'esprit ; l'homme parvient ainsi à expérimenter ce qui ne relève pas du monde de la perception.

Chez les taoïstes, les termes ou les images attribués au Principe — le Un, le mystère, la vérité — indiquent les figures imaginaires à réaliser au moyen des pratiques visuelles méditatives. Pendant la médiation, l'adepte cherche à obtenir une lumière spirituelle ou une expérience mystique intérieure ; par là, il atteint le Principe et fait corps avec lui. Outre sa signification d'unité primordiale, l'Un désigne aussi une figure de divinité sur laquelle l'adepte concentre son esprit au cours de la méditation. Selon la croyance ancienne, un être divin réside à l'étoile polaire autour de laquelle tourne l'univers, et il se nomme l'Un. Or, en même temps, il se trouve dans les centres vitaux du corps humain — il correspond à l'*axis mundi*. Penser l'Un accroît en retour la force vitale. Le taoïste « s'ouvre » vers l'univers par cette « porte ». Il provoque et reproduit, en pensant à l'Un, le principe qui caractérise et constitue l'univers et la vie ; il se « cosmise ».

A la notion de Principe s'ajoute la notion d'un substratum constitutif du cosmos, sur lequel tout être et toute chose sont fondés : le *qi* — *ki* en coréen et en japonais —, ou souffle. L'esprit aussi bien que la matière, la force spirituelle et naturelle, vitale et mortelle, la volonté et le sentiment, le vent et le feu, et la vie surtout, s'expliquent par le souffle. Naître, c'est recevoir le Souffle ; exister, c'est le contenir ; mourir, c'est le perdre totalement. La vie humaine s'achève à la dispersion du Souffle. Si la condition sociale du mort le permet, une partie du souffle gît dans la tablette placée sur un autel dédié au culte des ancêtres.

Consommer le Souffle, c'est, en même temps, vivre et aller vers la mort. A supposer que les hommes dépensent le Souffle de façon égale, la durée de vie dépendrait donc de la quantité de souffle reçue à la naissance. Or, selon ses conditions de vie et de sa façon de consommer le souffle, chaque être vit plus ou moins longtemps. Choisir des conditions favorables à la vie et employer des méthodes évitant la perte du souffle prolonge la durée de la vie. De plus, il est possible de restaurer l'état originel du souffle et d'augmenter sa quantité : il s'agit de le nourrir. Souffle est nourriture par excellence. En vue d'obtenir une longue vie, les taoïstes remplacent les aliments ordinaires par le Souffle. En particulier, deux magistères qui sont tous les deux l'« essence », affinée du souffle : l'or est immuable et durable ; le cinabre, qui dure aussi longtemps grâce à la mutation cyclique ou oscillatoire — il se transforme en une autre matière, puis revient à sa forme originelle. Absorbés dans le corps de l'adepte, ils l'affinent.

L'immortalité de l'homme ne peut-elle être pensée que par l'assimilation de ce qui est éternel ? Les taoïstes disposent d'un tout autre moyen de franchir leur fatalité : s'échapper du temps, lequel impérieusement conduit vers la fin. Dans la cosmologie chinoise, le temps est articulé par une succession d'unités, ou pièces, discontinues. Les taoïstes voient là des jointures et des interstices, ouvertures à travers lesquelles ils se glissent hors du temps pour se dissimuler et se transformer.

Plus ordinairement, sortir du temps, c'est aussi oublier le siècle ou s'oublier. Absorbés à une partie de jeu de go, concentrés dans un exercice de calligraphie ou plongés dans la contemplation d'un jardinet intérieur garni de bonsaïs et de belles pierres — le monde en réduction, les Chinois comme les Coréens et les Japonais cherchent à savourer un instant d'éternité. En Asie, le Jour de l'An, les gens grimpent au sommet des montagnes sacrées pour accueillir les premiers rayons du soleil levant, symbole de la source de la vie par excellence, en aspirant à la vitalité, à la paix — voire à l'immortalité.